

AVANT-PROPOS

Onze hommes en colère.

Debouts, au croisement de leur destin, onze fantasmes de première ouvrant la voie à la transmutation d'eux-mêmes pour la grande chouannerie qui se prépare ! Réveil des âmes et des corps, révolte Bleue. Mégalthie inentamable sur quoi n'importe quelle équipe serait venue buter, ce dix-neuf novembre 2013.

Voir ce groupe, orgueilleux de lui-même, au point de plastronner, suffisance surréelle, après la désillusion de Kiev, ce groupe qu'on désignait comme cible à la rancoeur collective, se métamorphoser et réveiller dans l'âme nationale le claquement d'oriflammes, touchait au surréalisme. Serait-il un alchimiste capable en toute hâte de changer en or le plomb de ses souliers ? Ou bien cet escadron a-t-il entendu son âme sonner le tocsin ? Oh les Bleus ! Où est votre dignité ? Où est votre conscience ?

Ne désespérons pas ! La dimension spirituelle des Bleus n'a donc pas complètement disparu. Là, dans les

replis des orgueils blessés, il y a encore des réserves d'âme qui peuvent contribuer, par leur fluide mystique, à dissiper les nuages psychiques, et qui seules sont en mesure de muscler à nouveau un effectif ayant un urgent devoir de rédemption.

Se fût-elle retournée cette âme qu'elle aurait remarqué que l'opinion publique ne s'était pas encore remise de la vieille blessure de Knysna, il y a quatre ans, en Afrique du Sud. L'indignation est une chose trop sérieuse pour ne durer qu'un bref battement de paupières. Tout empoussiérée pour l'oubli, elle n'en demeure pas moins présente dans l'esprit des supporters qui grince de tous les souvenirs attristants de son équipe de France ; en sorte que la grande erreur serait d'avoir pu imaginer qu'il suffirait au coq français de lisser ses plumes, de bomber le torse et de hausser le col, pour qu'elle regagne aussitôt la faveur de la nation.

Mille éclairs de transcendance sur la pelouse du Stade de France, trois buts, quelque chose de 1998, des Bleus ressuscités, un air de samba dans la nuit d'automne de Saint-Denis, n'auront en tout cas pas suffi à susciter le pardon public et la considération affectueuse.

Si superbe, soit-elle, cette victoire historique du 19 novembre, comme champagnisée d'un jeu collectif réhabilité, d'une solidarité et d'une énergie retrouvées, a amplement illustré cette pratique bien française qui consiste à nous sublimer quand nous sommes au pied du mur. Tel un reflet de soleil sur la déprime ambiante,

perçu comme la plus savoureuse des jouissances par le peuple du football, mais aussi comme un sujet de méditation, tant cette qualification, pas très construite, pas très organisée, laisse songeur. Et si par la grâce de ce redressement spectaculaire, nous avons basculé dans un délire euphorique, on s'est vite rendu compte que ces clameurs n'annonçaient pas une fin de cycle. Un achèvement.

Parfois l'incroyable se produit. Aussi ne devrions-nous pas faire la fine bouche quand il survient. Mais avec tout l'amour que l'on peut avoir pour notre équipe de France, elle s'est souvent placée dans un courant de négativité qui l'empêche d'évoluer durablement, et ne garantit pas que nous sommes au bord d'une renaissance de son esprit, de la transfiguration de son comportement. Donc, d'une progression métamorphosante.

Sont-ils vraiment de bonne volonté ces Bleus qu'un souffle divin est venu soudainement féconder ? Sans doute, ont-ils conscience d'avoir échappé à une tragédie qui aurait fait d'eux les fantômes d'un mondial brésilien, pour qui l'absence de la nation qui a inventé la Coupe du monde aurait constitué un non-sens. Mais qu'en est-il du souci d'honorer leur pays ? Alors le peuple français préfère demeurer sur ses gardes, en espérant que son équipe qui sait, en juin, accouchera enfin d'un idéal aux pieds du Christ Rédempteur, à Rio.

Au fond, nous savons bien qu'un jour ou l'autre ce désamour est appelé à se perdre en chemin, dès lors que

la génération Rio incarnée par les Pogba, Varane, Sakho, Matuidi s'accoutumera à transcender nos Bleus. Pour autant, même si l'on ne peut pas vivre uniquement de rancœurs et d'espoirs déçus, il est légitime de se souvenir. Tous ces matches pourris, sans envie, sans buts, sans réelle volonté de mouiller le maillot, qui nous ont été infligés depuis sept ans, avec des joueurs surévalués, impolis, provocateurs, incultes, prétentieux, toutes choses qui ont compromis la popularité de notre élite.

Qui n'a jamais été effaré, par le spectacle navrant donné par ces enfants gâtés qui n'affichent un esprit positif qu'à certains moments, ayant consenti à faire un pas vers leurs supporters et les spectateurs, qu'après avoir eu l'assurance d'être qualifiés ? Puissent-ils s'inspirer des Diables Rouges belges, qui eux, n'ont pas pris la grosse tête, et se sont rapprochés des gens depuis plusieurs années déjà.

Mais surtout, qui n'a pas éprouvé cette sensation d'une descente aux enfers, en voyant certains Bleus, quand ce ne fut pas tout un groupe, se comporter de façon indigne ?

Accumulation de psychodrames, de dérives, de dérapages, tout cela entrecoupé, dieu merci, de quelques prestations de qualité. Différentiel hallucinant bien sûr entre le coup de boule de Zidane à Materazzi, et le tacle d'Evra, parti en vrille contre certains commentateurs. Et pourtant, il s'agit de la même obstination indifférente aux valeurs, du même sacrilège au football, un

imaginaire de grande star et de petits caïds, de comportements insensés qui viennent d'un manque de maîtrise, d'intelligence, d'éthique persistant. C'est la main d'Henry jetant une ombre sur notre qualification au mondial sud-africain. Le délire verbal d'Anelka visant Domenech, ou sa « quennelle » effectuée récemment. C'est le bus de Knysna, la grève qui a suivi. L'affaire Zahia. Le geste déplacé de Nasri à l'Euro. C'est notre arrogance à Kiev...

Étrange façon, en somme, qu'auront eue en définitive les Bleus d'être à ce point dans l'incapacité de résister à l'invasion du médiocre, comme s'ils étaient infectés, par moments, par un esprit du temps qui un peu partout s'est immiscé sur la planète-foot.

Quoi ? C'est ça notre génération dorée ? On a beau se dire qu'elle s'est retrouvée être coupée très tôt de tout lien familial dans des centres de formation, où pendant plusieurs années nos internationaux n'ont fait que du foot, qu'ils n'ont donc pas eu le temps de se construire, et qu'ils constituent une version XXI^e siècle de ce football de la mondialisation qui conduit quand on est adolescent, d'aller tenter sa chance à l'étranger, puis d'y faire assez vite fortune; il n'en demeure pas moins que nos Bleus ne font aucune difficulté pour adhérer à un corpus de valeurs quand ils défendent les couleurs de leur club, ce qui n'est hélas pas toujours le cas lorsqu'ils portent le maillot de l'équipe de France.

Quelle différence avec la génération Zidane qui demeure au fond de toutes les pensées.

L'histoire amoureuse qui s'était nouée à la fin du siècle dernier et au tournant du millénaire entre nos champions et le peuple français, est édifiante. À ceci près que le mythe est toujours préférable à la réalité. Avant qu'ils ne parviennent à hisser notre football sur le toit du monde, je crois me souvenir de l'attitude effarante des Bleus, celle surtout des leaders les plus influents qui eurent l'audace et la désinvolture de remettre en cause, purement et simplement, leur participation au Mondial 98, s'ils n'obtenaient pas satisfaction dans la négociation de leurs primes. Un grand cabinet d'avocat parisien fut mandaté par leurs soins. Dès lors, un accord fut heureusement trouvé sur le montant exigé, qu'au demeurant la Fédération française était incapable d'honorer, si bien qu'elle fut dans l'obligation de couvrir le risque de la victoire finale auprès du fleuron de nos compagnies d'assurance.

Qu'on ne s'y trompe pas. L'adjectif raisonnable n'est donc pas toujours le maître mot. Il leur arrive aussi de prôner la déraison, voire l'utopie. Mais au moins, nos Bleus cousus d'or ont su faire preuve d'une réelle exemplarité sur le terrain, ce qui ne fut pas toujours le cas de leurs successeurs. C'est la raison pour laquelle une partie significative de l'opinion refuse aujourd'hui de tomber dans un angélisme béat, gardant en mémoire toutes les dérives accumulées.

En définitive, il ne faut jamais négliger la capacité réactive d'une population. Mais au-delà de cette considération, l'occasion nous est donnée de s'interroger sur

le vrai danger qui menace le football du vedettariat. Ne sentez-vous pas cette tentation de l'irrationnel auquel il est dorénavant confronté? Or il faut bien dire que cette mise à distance du rationnel est largement sous-estimée, sauf, dirait-on, si elle touche au comportement des Bleus.

Que le football fasse preuve de déraison, personne n'en disconvient pourtant. Le manque de sagesse, voilà le lot qu'il nous sert régulièrement. Or il se trouve grandement affranchi, du moins tant qu'on continuera de célébrer la souveraine magie de ce fantastique enchanteur tout entier tourné vers sa noble mission : l'assouvissement du besoin légitime qu'éprouvent les humains de partager des émotions collectives. Voir triompher le plus grand spectacle populaire qui soit, n'a donc rien de surprenant. Mais voici qu'il doit désormais composer avec un bouleversement de l'ordre symbolique. Force est de constater qu'il se heurte, en effet, à une préoccupante transformation qui se caractérise par une dérive irrationnelle, laquelle ne réside bien sûr pas dans les scénarios qui s'écrivent sur un terrain, là où l'irrationnel nous démontre tout son savoir faire depuis le jour où un ballon a rebondi pour la première fois sur une pelouse anglaise. Le foot n'est point une science exacte. Nul ne souhaite d'ailleurs qu'il le devienne.

Et cependant, l'interrogation s'incruste, toujours aussi lancinante : comment interpréter ce recul grandissant de la raison qui trouble le football d'aujourd'hui, lorsqu'elle s'exprime en dehors des pelouses ?

Tout le problème en fin de compte est là, car il est patent que ce refus de la raison risque à terme de l'altérer. Les drames du Heysel, d'Hillsborough, et de Furiani furent comme le début d'une rupture. Aussi ne faut-il pas se dissimuler la réalité de ce virage irrationnel qui s'apparente à une nouvelle régression. D'où le désarroi de nombreux aficionados quand ils se rendent compte que, de nos jours, le foot porte en lui une hyperirrationalité qui se développe sur une grande échelle, sorte de double noir emblématique des contradictions qui dominent notre monde.

Concomitance en effet déroutante entre une folie qui le transcende, et que l'on aimerait tant voir pétiller continuellement sur nos terrains, et cette anormalité massive au dehors.

D'un côté, le PSG qui vient d'entrer dans le Top 5 des clubs les plus riches, et qui est devenu en un temps record l'une des meilleures équipes européennes, mais dont le rêve a été brisé dans les brumes de Stamford Bridge, contre Chelsea ; d'un autre, comme l'extériorisation d'une force en expansion qui aurait tant aimé glaner encore quelques épis dans ses champs trop vite moissonnés, prisonnière de ses apparences bling-bling, dont on subodore le refus de la patience, et son indisposition à féconder un club avec une image humaine.

D'un côté, le Barça qui paraît soudain être dévié de sa haute mission. Semblable à un piano désaccordé, à la recherche de sa sonorité perdue, ce club idéalisé, « *mes que un club* », interdit un temps de mercato, sensation

aggravée par le fait que les Azulgrana feront défaut à l'étalage du dernier carré d'as de la Champions League ; d'un autre, l'Atlético Madrid qui revient à ses sources archangéliques. Se souvient-on que ce club sans star, sans opulence, n'était pas réapparu près du sommet, depuis quarante ans ?

D'un côté, des porte-rêve qui détournent l'impossible à leur usage, en marquant des buts invraisemblables ; d'un autre, un délire qui fait s'enfler les prix des transferts jusqu'à la démesure, au-delà des limites tracées par la raison.

D'un côté, le Qatar, pays mythique imaginé par la Fédération Internationale qui lui a, d'ores et déjà, confié l'organisation de la Coupe du Monde 2022 ; d'un autre, un nouveau maître du monde affalé sur son sofa, dès que le thermomètre tutoie les cinquante-cinq degrés, incapable aujourd'hui de remplir ses stades, au point de donner vingt euros et d'offrir le repas à ceux qui ont décidé d'aller voir un match de foot. Sans oublier la tombola où il est possible de gagner un 4x4. Ou encore cinq kilos d'or !

D'un côté, des ébauches de fêtes festives qui ensoleillent les tribunes ; d'un autre, un parfum de sauvagerie au sein de l'Allianz Riviera, à Nice, ou dans les travées du stade brésilien du Vasco de Gama, dans un pays qui attend son Mondial entre passion et tension.

Et l'on pourrait multiplier ainsi les exemples de cette tentation de l'irrationnel qui se généralise de différentes façons, toutes ces dualités, toutes ces antinomies qui

n'invitent pas à nous réjouir, tant elles sont loin de se rejoindre et de s'épouser.

L'actualité récente du mois de janvier 2014, suggère, à cet égard, de nous pencher sur le cas de Soner Ertek, le défenseur amateur de Chasselay, menacé de mort après qu'il ait involontairement blessé Falcao, la star colombienne de Monaco, lors d'une rencontre de Coupe de France.

C'est une raison de plus pour observer ce football-roi sous un angle inédit, et en tout cas, inhabituel : qu'est-ce que cette religion universelle persécutée par tant de malédictions déjà, et sous la tutelle à présent de l'irrationnel ?

Perte de la raison et mise à distance de la raison aboutissent, au fond, au même « irréalisme », sans avoir toutefois la même dimension culpabilisatrice.

Il n'en reste pas moins que, cette dérive, ce primat de l'irrationnel, c'est la vraie question qui détermine toutes les autres.

Où vas-tu, dieu football ?